
Discours prononcé par M. Grégory Doucet, Maire de Lyon
Commémoration de la Rafle de la rue Sainte-Catherine
Lyon
Dimanche 14 février 2021
(Seul le prononcé fait foi)

- ***Madame la Préfète représentant le Préfet de la région Auvergne-Rhône-Alpes, Préfet du Rhône (Cécile Dindar)***
- ***Monsieur le Député du Rhône (Hubert Julien Laferrière)***
- ***Madame la Présidente du CRIF Auvergne Rhône-Alpes (Nicole Bornstein)***
- ***Monsieur le Président régional de l'Association des Fils et Filles de déportés Juifs de France (Jean Lévy)***
- ***Madame la 1^{ère} Vice-présidente et Monsieur le Vice-président représentant le Président de la Métropole de Lyon (Emeline Baume et Renaud Payre)***
- ***Madame la conseillère déléguée représentant le Président du Conseil régional Auvergne-Rhône-Alpes (Fabienne Lévy)***
- ***Madame la Maire du 1^{er} arrondissement (Yasmine Bouagga)***
- ***Messieurs les représentants du Corps Consulaire de Lyon (Allemagne et Roumanie)***
- ***Messieurs les représentants des Autorités religieuses***
- ***Mesdames et Messieurs les Elus***
- ***Mesdames et Messieurs les Présidents d'Associations***
- ***Mesdames et Messieurs***

Je suis évidemment très touché de partager ce matin avec vous ce temps essentiel du souvenir, cette indispensable moment de réunion, ce rituel qui nous rassemble par-delà le temps, par-delà les tâches quotidiennes qui nous incombent, par-delà les perspectives que nous nous donnons.

Merci à vous chère Yasmine Bouagga, chère Nicole Bornstein, cher Jean Levy pour les mots que vous venez de prononcer.

En premier lieu, la ville de Lyon tient à rendre hommage à la personne de Benjamin Orenstein qui vient de nous quitter. Il avait connu l'enfer des ghettos et des camps puis dédié son existence à la transmission de la mémoire de la Shoah.

Je tiens ensuite à exprimer ma plus vive et plus sincère reconnaissance à celles et ceux qui ont rendu cette cérémonie possible, aux actrices et aux acteurs de la mémoire de la Shoah : le conseil représentatif des institutions juives de France Auvergne Rhône Alpes, l'Association des Fils et Filles des Déportés Juifs de France.

J'ai une immense pensée pour Serge et Beate Klarsfeld qui auraient dû être présents parmi nous. Pour la mémoire, l'histoire et la justice, nous leur devons tellement.

Je tiens à adresser aussi une pensée appuyée à Claude Bloch et à Ida Amouraben (épouse Nathan), les deux derniers rescapés lyonnais d'Auschwitz.

Je veux leur dire à eux deux, et à vous toutes, et à vous tous, ce que notre présence signifie. Elle signifie que nous avons un but commun : ne plus jamais avoir à supporter l'horreur de vies détruites par la haine de l'autre. Tout indique hélas dans le temps présent, que nous retrouver pour le réaffirmer est un acte collectif d'une impérieuse nécessité.

Ma première visite officielle en tant que maire de Lyon, à l'extérieur de Lyon, je l'ai réservée à la Maison d'Izieu, pour une cérémonie en souvenir des 44 enfants déportés et de leurs 7 éducateurs. Le bourreau était déjà le même : Klaus Barbie, l'officier SS couramment dénommé le boucher de Lyon, condamné en 1987 dans notre ville pour « crime contre l'Humanité ».

Les élèves de la promotion « Sabine Zlatin » de l'IRA de Lyon étaient présents à Izieu - j'en garde le souvenir ému - pour déposer 51 roses blanches devant la stèle nationale et participer avec nous, en silence, au temps de recueillement. Comme sont présent aujourd'hui des élèves du Lycée Ampère et du Lycée Notre-Dame-de-Bellegarde de Neuville-sur-Saône et des jeunes de la Chomer Atsaïr.

J'ai eu l'occasion de dire à la Maison d'Izieu, quand la parole m'a été donnée et je le réitère aujourd'hui que : « La mémoire ne va pas de soi, qu'il lui faut des lieux, des temps, des dates, des stèles, des rassemblements, des commémorations, des procès, des archives, des livres, des travaux, des êtres, des volontés. »

Dans la préface de son témoignage autobiographique sur sa détention à Auschwitz, l'écrivain Primo Levi qui explique n'y avoir survécu que parce qu'il a été déporté tardivement et alors que le gouvernement allemand avait décidé d'allonger la durée de vie des prisonniers à éliminer, en raison de la pénurie de main d'œuvre ... Primo Lévi écrit :

« Beaucoup d'entre nous, individus ou peuples, sont à la merci de cette idée, consciente ou inconsciente que « l'étranger, c'est l'ennemi ».

Le plus souvent, cette conviction sommeille dans les esprits, comme une infection latente ; elle ne se manifeste que par des actes isolés, sans lien entre eux, elle ne fonde pas un système. Mais lorsque cela se produit, lorsque le dogme informulé est promu au rang de prémisse majeure d'un syllogisme, alors, au bout de la chaîne logique, il y a le Lager ; c'est-à-dire le produit d'une conception du monde poussée à ses plus extrêmes conséquences avec une cohérence rigoureuse ; tant que la conception a cours, les conséquences nous menacent. Puisse l'histoire des camps d'extermination retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme ».

Et en effet, comment ne pas prendre en compte les signaux qui nous sont adressés ? Comment ne pas s'inquiéter lorsque des insultes, des dégradations, des profanations sont à déplorer, lorsque des agressions ont lieu, lorsque des sinistres sont perpétrés contre des lieux de culte, lorsque des attentats sont commis ? Comment ne pas être bouleversé au plus profond de son être et exprimer toute son horreur et sa solidarité

lorsqu'un enseignant comme Samuel Paty perd la vie, pour avoir bien exercé sa mission, dans des circonstances atroces par la main d'un assassin fanatisé ? Comment ne pas regarder avec anxiété et indignation des rassemblements de militants d'extrême-droite rendus à la frontière, postés sur un col, pour s'en prendre aux réfugiés et littéralement « chasser » des êtres humains en quête de refuge et d'hospitalité.

Il faut donc entendre les signaux, lire les indices d'une toujours possible résurgence de l'intolérance et de ses conséquences meurtrières. Lorsque des murs se montent, lorsque des fossés se creusent entre groupes de personnes, entre communautés, lorsque le dialogue se rompt, que l'amertume est instrumentalisée, que l'incompréhension est encouragée à des fins cyniques, que les pulsions identitaires sont avivées par des forces obscures. Que l'autre est caricaturé, moqué, stigmatisé, emprisonné dans des stéréotypes et décrit pour faire peur, il y a danger. Il y a danger chaque fois que nous restons indifférents et inertes alors que des bouc-émissaires sont désignés pour expliquer les malheurs du temps présent. Et il faut le dire, il y a un danger particulier en temps de crise, lorsque les splendeurs passées ne rutilent plus dans les verrières, que la vie devient plus difficile.

Ce danger, affirme Primo Levi, c'est le Lager, c'est le camp de concentration, c'est le camp d'extermination. Six millions de juifs ont été exterminés pendant la Shoah. Plus de 80 000 en France, soit un quart de la communauté et parmi eux, plus de 11 500 enfants. Et parmi les victimes de cette abominable fureur antisémite, les juifs d'origine étrangère ont payé, proportionnellement, le plus lourd tribut, parce que la xénophobie est venue aggraver et redoubler encore la haine du juif.

Nous nous retrouvons donc à l'endroit même où le 9 février 1943, la blessure mortelle de ce que nous ne voulons plus jamais voir a été infligée. La cruauté en est décuplée quand on songe, qu'ici, venaient des personnes qui avaient particulièrement besoin de secours et qu'un grand nombre espérait d'abord pouvoir fuir le pays.

Ce lieu, symbole des pires exactions du siècle écoulé, n'est pas un lieu sans nom, n'est pas un lieu sans vie, parce que la plaque commémorative interpelle le passant, parce que nous sommes là, parce que les témoignages ont été collectés et réunis, parce que les faits ont été décrits. Il nous est donné de pouvoir réaliser la brutalité de l'intrusion, lorsque les policiers de la Gestapo sont entrés, ont fait aligner les personnes présentes contre le mur, les mains en l'air et tenues en respect au moyen d'armes de poing, braquées sur elles. Les coup de pieds donnés, les gifles, la brutalité pour accélérer le mouvement et terrifier les gens. Et l'horreur absolue pour ceux qui ont été emmenés à Montluc, Drancy puis Auschwitz ou Sobibor et n'en sont jamais revenues.

Et il y a, au milieu des ténèbres, des raies de lumière, comme l'histoire de Chana Grinszpan et de son bébé de dix-huit mois qui ont pu s'échapper parce que les geôliers ne supportaient pas les pleurs d'un bébé. Ou comme l'histoire singulière de Michel Krostof, par exemple, qui a pu s'extirper de la souricière en se faisant passer pour un artiste peintre et est allé ensuite organiser un système de surveillance pour alerter les gens qui venaient à l'UGIF.

A peine rescapé, il a eu le sang froid de partir avertir les Juifs qui se trouvaient dans des cafés habituels de réfugiés de ne pas venir se jeter dans le piège. Derrière l'anecdote héroïque, il y a un rappel essentiel : les juifs de France qui ont échappé à la mort n'ont pas seulement été sauvés par des petits gestes du quotidien ou par des actes de solidarité d'autres communautés et de français hors de danger. Les juifs de France, bien souvent, ont été sauvés par des personnes elles-mêmes de confession juive, c'est-à-dire menacées.

L'auto-sauvetage a joué un rôle majeur. Les associations juives sont parvenues à limiter l'ampleur de la tragédie. Sans doute, n'est-ce pas assez souvent souligné.

Quoi qu'il en soit, l'importance de l'entraide a été décrite. Elle est une leçon qui doit nous inspirer.

On retient la figure de « l'ange gardien » qui, pour une minute décisive ou quelques heures, sans y avoir pensé à l'avance, s'interpose entre chasseurs et chassé. La figure du patron qui s'efforce de protéger ses employés. La figure de l'hôtesse qui en recueillant, parfois même en intégrant dans la famille, avec tous les risques que cela comporte, personnifie la notion même d'hospitalité et de don. La figure du faussaire. La figure du passeur de frontières.

Et ces innombrables petits gestes : les petites sœurs des pauvres qui soignent gratuitement et sans poser de question, la voisine qui livre des colis alimentaires à la personne recluse. Parfois les petits gestes sont des mots brefs, lâchés au bon moment : « Ne rentrez pas chez vous ! » ou « Surtout, tournez à droite » et qui, si on a bien voulu les croire, protègent de l'arrestation. Les petits gestes, ce sont aussi les mensonges d'un adulte au moment d'un contrôle pour prémunir un enfant du danger. Ces gestes de solidarité, actifs ou passifs, se nouent entre des individus qui ne se connaissent pas toujours.

Et la trame de ces comportements individuels, non concertés, qu'on peut attribuer à une forme d'altruisme, d'empathie, de charité, d'humanisme spontané – autant de sentiments que l'on voudrait perpétuer – enfouis dans le cœur des sauveteuses et des sauveteurs, a évidemment une dimension éminemment collective.

Aussi nous devons absolument en conserver la mémoire. Il a été dit à juste titre que Lyon a deux grands fleuves : la résistance et la mémoire.

Cette mémoire, c'est l'espoir au milieu de la nuit.

Ces mémoires, ce sont des ruisseaux qui irriguent discrètement tout notre territoire.

Parce que comme le remarque l'historienne Anne Kriegel : « *C'est au ras des pâquerettes, dans la nature des rapports et relations interpersonnelles entre juifs et non-juifs, à l'échelle de la vie quotidienne, qu'il faut aller chercher le secret des plus efficaces stratégies de survie* ».

La ville de Lyon n'entend pas seulement honorer et rappeler ses mémoires, elle entend aussi les faire vivre et les faire fructifier. C'est notamment le sens de l'engagement qu'elle a pris en confirmant son soutien financier à l'édification d'un mémorial de la Shoah à Lyon.

Ainsi, elle entend ajouter une marque supplémentaire à ce message qui relie les générations : « *Nous ne les oublierons pas* ».

Je vous remercie.